

Tous les soirs, à minuit, les pâles lavandières,
 — Quiconque les dérange a de cuisants remords, —
 Viennent battre et laver le blanc linceul des morts.
 Des gens ont, disait-il, vu la *Pierre levée*
Des Rendes, dans la nuit, descendre la cavée,
 Allant à je ne sais quel affreux rendez vous ...
 Lorsque l'enfant se tut, nous avions devant nous,
 Enigme interrogée en vain par l'antiquaire,
 Le dolmen — une masse énorme de calcaire —
 Qui, sur quatre piliers informes suspendu,
 S'élève hors du sol de ce coteau perdu,
 Comme un autel dressé pour quelque dieu farouche.
 Le colosse était là, verdi par une couche
 De mousse et de lichens — témoin morne et discret
 D'une époque dont nul ne connaît le secret.
 O fatals monuments des âges druidiques,
 Qui donc fera jaillir de vos blocs fatidiques
 L'éclair mystérieux qui, depuis trois mille ans,
 Invisible à tout œil, couve en vos rudes flancs ?

C'est en cheminant, le lendemain, sur la route de Carnac, que je répétais à mon compagnon de voyage ces vers inspirés par une visite que je fis, en 1880, au dolmen de Montborneau, près de Saint-Benoît-du-Saut, dans l'Indre. Car ces vestiges énigmatiques des anciens âges ont toujours eu pour moi un attrait singulier.

Qu'on me permette de modifier un peu la forme de ce récit, pour raconter le reste de mon voyage à travers un pays si plein de souvenirs historiques, à la recherche de ces monuments d'une civilisation sans histoire.

Nous avons pris une voiture de louage à Sainte-Anne; et, trainés par une rosse étique, conduite par un Breton — que je ne qualifierai pas de têtue, de peur de commettre un pléonasme — nous allions gaiement sur la grande route, par une journée charmante. Oh! les routes de France, comme elles sont belles! Vous connaissez celle qui conduit au parc de Montréal, lecteurs; eh bien, elle est à peine comparable aux chemins publics qui sillonnent en tous sens les coins les moins fréquentés du territoire français. C'est aligné comme les plates-bandes d'un jardin anglais, uni comme une table de billard. Je m'étonne qu'on n'ait pas la fantaisie d'y voyager sur des patins à roulettes.

On sort du village par la route de Treulan. Celle-ci circule bientôt à travers les collines boisées et les rochers qui longent la rivière d'Auray, et, à mesure que nous avançons, le paysage devient de plus en plus pittoresque. Le cocher nous indique un escarpement sur lequel se campe une énorme masse de granit, disposée de telle façon que la main d'un enfant peut, dit-on, la mettre en mouvement. On l'appelle la *Pierre branlante*. Longtemps la croyance populaire a naturellement attribué de mystérieuses propriétés à ce bizarre phénomène d'équilibre. Mais nous avons trop grand'hâte d'arriver au but de notre voyage pour nous attarder à ces détails. Nous ne mimons pied à terre qu'au *Champ des Martyrs*, théâtre d'un des plus sanglants souvenirs de la Révolution.

On connaît la malheureuse affaire de Quiberon. En 1795, les émigrés d'Allemagne et d'Angleterre firent une descente en Bretagne, protégés par l'escadre anglaise du com-